

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE

LONGUE EXISTENCE DU CYPRÈS

Le cyprès est connu pour sa croissance excessivement lente mais aussi pour la durée presque interminable de son bois. Il est capable non seulement de résister à l'action du temps tout autrement que les autres bois, mais est complètement insensible à l'eau même si on l'immerge pendant une longue période d'années. Le bois de cyprès a certaines propriétés chimiques très curieuses qui maintiennent ses fibres et autres matières constitutives d'une façon si indissoluble que les influences ordinaires qui détruisent les bois ordinaires sont inopérantes sur le cyprès.

COMMENT LES FOURMIS SE RECONNAISSENT

Les fourmis, on le sait, se reconnaissent très bien entre elles. Quand une fourmi s'introduit dans une colonie qui n'est pas la sienne, elle y est presque aussitôt mise à mort.

Un naturaliste allemand, M. Albrecht Bethé, a recherché par quel sens pouvait s'exercer une reconnaissance aussi subtile, et il a trouvé que c'était une question d'odeur.

Déjà, M. Cook avait observé que si une fourmi touchait à l'eau, elle était infailliblement attaquée par ses sœurs à son retour au logis, et il avait conclu que le lavage faisait perdre aux fourmis une propriété spéciale, qui leur permettait de se reconnaître. Puis M. Forel avait confirmé cette hypothèse en montrant qu'on peut mettre en présence des fourmis de nids différents, à condition de leur avoir, au préalable, coupé les antennes, qui sont des organes olfactifs.

Ajoutant à ces considérations une nouvelle preuve, M. Bethé écrase quelques fourmis, et, avec le suc ainsi obtenu, il badigeonne une fourmi qu'il introduit dans une fourmilière étrangère. Si la fourmi a été parfumée avec le suc des fourmis de ce nid, elle est accueillie ; dans le cas contraire, elle est attaquée aussitôt. Une fourmi, lavée à l'alcool 30°, puis remise dans son nid, est de même attaquée comme étrangère. Mise à l'écart vingt-quatre heures avant d'être réintégrée, elle est, au contraire, bien reçue après ce temps, suffisant pour la préparation de son odeur familiale.

Il semble donc bien vraisemblable que dans le phénomène curieux de la reconnaissance, c'est l'odeur et l'odorat qui sont en jeu.

M. Bethé nomme *parfum* ou *matière du nid* cette substance odorante qui doit varier d'un nid à l'autre.

MŒURS D'AUTRUCHE

M. Cornwright Schreiner, qui depuis neuf années s'occupe dans la colonie du Cap de l'élevage de l'autruche a eu tout le loisir d'étudier avec un soin de naturaliste et de propriétaire les mœurs de cet intéressant volatile.

La *Revue Scientifique* nous donne un résumé de ses observations :

" Tout le monde sait que le *struthio camelus*, — c'est ainsi que les zoologistes se plaisent à désigner l'oiseau géant — est doué d'un pouvoir digestif véritablement extraordinaire. Les nourrices qui fréquentent le Jardin d'acclimation sont même persuadées que cet oiseau ne s'alimente que de boutons de soldats. En réalité, cela ne constitue, pour lui, qu'un simple friandise, à peine un hors d'œuvre. Il faut à son estomac une nourriture plus substantielle : M. Schreiner a vu des autruches avaler des oranges, des os, de la volaille, des chats, des petites tortues, des balles de tennis, plusieurs mètres de fil de fer pour barrières, des caisses de pêches et de cartouches. L'oiseau s'étrangle parfois ; on lui ouvre le col, on extirpe l'objet, on recoud et le malade redemande à manger.

" La force de l'autruche est très grande ; lancée à toute vitesse elle fait brèche dans un mur sans mortier, d'un coup de patte elle renverse un homme et l'éventre ; elle crève parfaitement un plaque de tôle et M. Schreiner a même vu une autruche attaquer une locomotive en marche ; il est vrai qu'elle n'eut pas le

dessus. La force chez cet animal n'exclut point la grâce. Il pratique la danse, et particulièrement la valse ; on voit souvent toute une bande d'autruches s'envoler, s'arrêter soudain et tourner, les ailes levées, jusqu'à être étourdies ou se casser une patte.

" Le mâle, en faisant sa cour, déploie mille élégances : il se pavane, s'agenouille sur la cheville, ouvre les ailes, hérisse ses plumes et balance harmonieusement la tête jusqu'à s'en frapper les côtes à chaque oscillation. Il est bon mari, excellent père. Il aide la femelle à construire son nid de sable et partage avec elle les ennuis de l'incubation. Il est patient ; mais si un œuf tombe du nid, il l'avale aussitôt sans cesser de couvrir. Un point chagrine M. Schreiner. Le mâle est-il fidèle ? On l'a constaté ; mais M. Schreiner assure que la monogamie est, comme il convient, la règle chez les autruches des colonies anglaises."

Il y a bien quelques cas de polygamie, mais seulement dans les pays où il y a excédent de femelles ; le mâle " cède alors à leurs sollicitations plutôt par complaisance que par tempérament." C'est d'ailleurs la cause de grands désordres.

Toutes les femelles distinguées par le mâle s'installent dans le même nid où l'on voit jusqu'à 70 œufs. Beaucoup sont cassés par les allées et venues ; il en résulte de telles omelettes que le coq dégoûté abandonne la tribu.

A LA SOURCE MEME !

Détruite l'ivrognerie ! Voilà certes l'une des plus recommandables croisades de cette fin de siècle. Mais hélas ! les apôtres les mieux intentionnés du mouvement ont presque toujours frappé à côté et dépensé en vain un zèle et des tentatives dignes d'un meilleur sort.

Pourquoi ? voyons un peu.

Les uns ont proposé des lois sévères de prohibition ; les autres, des moyens termes avec le mal.

On a inondé le pays de statistiques terrifiantes par l'ivrognerie ; on a institué des enquêtes locales, nationales, et même universelles, qui ont abouti à d'éloquents rapports que personne n'a pris au sérieux.

Notre propre gouvernement a, au coût de près de \$400,000, pris sous sa responsabilité de demander l'opinion de tous sur l'opportunité de supprimer par la force légale la distillation, l'importation et le débit des boissons, même les plus légèrement alcooliques.

Et le mal est resté ce qu'il était. Pourquoi ? demandons-nous encore.

Parce que l'on n'a pas remonté à la source du mal ; parce qu'on n'a pas songé à le combattre dans la nature même.

Un homme s'est présenté avec la recette, la vraie, la rationnelle, la seule efficace.

Il va chercher le virus — car c'en est un — dans l'ivrogne, dans son sang, dans son cerveau, dans son organisme. Au lieu de lui mettre sous les yeux des statistiques, ou dans les jambes des lois plus ou moins sévères, cet homme, qui a compris la nature humaine, a trouvé le remède qui va droit au but et produit chez le malade l'effet du contre poison.

Ce remède, il n'est pas besoin, pour se l'inoculer, de se cloîtrer, de s'éloigner des siens et de ses affaires. C'est un traitement privé, agréable, intelligent, sans réaction violente ; un procédé qui pour guérir un mal n'en crée pas dix autres, et qui dispense de ces fatales injections hypodermiques dont les effets négatifs ont été si profondément déplorables dans plusieurs cas.

C'est un tonique qui, d'abord, ne heurte aucunement l'appétence du buveur et qui, graduellement, donne à cette appétence un autre désir, une autre sensation ; puis, finalement, c'est la cure radicale sans autre incident que celui qui marque le réveil heureux au sortir d'un rêve.

Il suffit d'ajouter que le traitement Dixon est recommandé par des gens de grande autorité, qui l'ont vu opérer des merveilles.

De tous les traitements contre l'alcoolisme, c'est le seul qui semble survivre, c'est le seul qui ait obtenu la confiance des autorités compétentes, parce qu'il gué-

rit radicalement sans laisser de traces, sans amener chez le patient un cortège de maladies déplorables.

Non seulement il guérit l'alcoolisme, mais il donne au patient un regain de jeunesse, de vigueur et ramène l'intelligence assombrie à son état normal.

NOTES ET SOUVENIRS

J'ai connu de près cette figure étrange : *L'homme qui perd*. Non pas le type archibanal d'hommes ruinés au jeu, mais de l'homme qui ne peut rien garder. Oui, j'ai vu de près cet homme.

Il ne s'attache plus à rien.

Les objets acquis, les succès rencontrés ont l'air de lui tendre des pièges, de jouer à cache cache avec lui, de lui dire " adieu," d'avance, ou presque en même temps que " bonjour," de lui murmurer avec ironie : " Mais, conserve-nous donc."

Impossible.

Un mysticisme bizarre s'empare de cet homme.

Vous devez aussi le connaître.

Ne serait-ce pas : nous tous ?

On trouve toujours en cherchant... presque jamais ce que l'on cherche... mais la plupart des grandes inventions viennent de ces trouvailles à côté.

En évoquant tel désastre passé, oserait-on vouloir qu'il n'eût pas eu lieu, mais que c'eût été un autre événement inconnu, pas même imaginable ?... tandis que le souvenir de l'autre a déjà presque sa douceur de légende.

LOUIS DÉPRET.

PRIMES DU MOIS DE JUILLET

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal. — Antoine Larocque, 731, rue Lafontaine ; Henri Prévost, 107, rue Ste-Zoé ; A.-P. del Vecchio, 1097, rue St-Laurent ; Mme D. Charest, 212, rue St-Timothée ; Urgel Arcand, 1022, rue Ontario ; Mme M. Dupont, 462, rue Wolfe ; Mme C. Gauthier, 891, rue Sanguinet ; Isaïe Grenier, 392, rue Hibernia.

Saint-Henri de Montréal. — Mme J.-D. Duhamel, 84, rue St-Pierre.

Québec. — J.-B. Bélanger, 45, rue Saint-Anselme, St-Roch ; J. Saint-Hilaire, 135½, rue d'Aiguillon.

Murray Bay. — Alexandre DesMeules.

Saint-Paschal de Kamouraska. — Dr Léon Côté.

Lévis. — Joseph Bernier.

Lovell, Mass. — L.-A. Chandonnet, 23, rue Crawford, Avenue Pawtucketville ; Lambert & Cie, (deux primes) 31, rue Merrimack.

Roberval, Lac St-Jean. — Mlle Angéline Roy.

Manchester, N.-H. — Henri Lessard, 263, rue Silver, Chicago, Illinois. — Arthur Marcotte, 886, rue North Humboldt ; S. Duchesneau, 308, rue Loomis.

GRAVURE-DEVINETTE



Voilà un braconnier qui paraît craindre : aurait-il aperçu le garde-chasse ?